



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **4 septembre 2009**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Modiano La ronde de nuit	
Libération - 4 octobre 2007.....	2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.



Libération

LIVRES, jeudi, 4 octobre 2007, p. 1, 2, 3

Modiano La ronde de nuit Une nouvelle héroïne de Modiano meurt dans Paris entre Montmartre et Saint-Germain-des-Prés. Promenade.

LANÇON Philippe

Patrick Modiano

*Dans le café de la jeunesse perdue
Gallimard, 149 pp., 14,50 €.*

Parlons des morts, puisqu'ils nous aident à vivre. Dans le nouveau roman de Patrick Modiano, quatre voix réveillent une ambiance, certains quartiers de Paris, les années soixante, une femme qui va mourir. La première est celle d'un étudiant qui veut quitter l'école des Mines ; la deuxième, d'un détective privé qui pourrait être celui d'un autre roman, par exemple Rue des boutiques obscures ; la troisième, de la jeune femme qui va se tuer ; la quatrième, de son ami écrivain. Elles ont toutes en elles quelque chose de Modiano. Fermant le livre, c'est la voix du détective qui revient : l'enquête restitue la jeunesse et sauve de l'oubli. L'exergue de Livret de famille, publié en 1977, résume ce roman de Modiano comme les autres : «Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir.» Vivre, autrement dit : écrire. La phrase est de René Char. Et la mémoire de Modiano dégage une solitude qui console le lecteur de la sienne.

La jeune femme qui va se tuer, Jacqueline Delanque, épouse Choureau, est le centre de gravité du livre. Elle entre par une porte de café à la première page ; elle en sort par une fenêtre à la dernière. Sa mère

était ouvreuse au Moulin Rouge. Modiano marchait beaucoup par-là, naguère, sur les pentes d'avant Montmartre. Parfois, se souvient-il, «je croisais la silhouette bizarre de Marcel Aymé, complètement aphasique.» Quand elle rompt avec quelqu'un, Jacqueline change de quartier. Elle transporte son malaise et sa grâce dans ce que son ami appelle des «zones neutres» : rues aux identités diaphanes, paraissant ne jamais être à leur place. Quand on est un personnage de Modiano, c'est là qu'on se fait oublier, qu'on se souvient, qu'on vit. La neutralité de ses territoires rappelle la neutralité de la langue que Roland Barthes rêve avant de mourir. Là où rien ne se passe, tout arrive -mais en nuances. Barthes y voit une forme de délicatesse. Elle «touche à une sorte d'errance sociale, assume la marge excessive». Elle va vers la douceur et un «refus non violent». Ainsi vont les personnages de Modiano.

C'est de la jeune femme surtout que les autres parlent. Parfois, elle rejoint son ami dans un hôtel de la rue d'Argentine. C'est une petite rue un peu morte, derrière l'avenue de la Grande Armée. L'hôtel du roman existe. Il s'est appelé Hôtel Argentina. Le nouveau propriétaire, âgé de trente ans, l'a rebaptisé : Mon hôtel. Il s'appelle Monsieur Aymé. Le bar attenant était celui de Madame

Claude. Des prostituées rejoignaient l'hôtel avec leurs clients. Les flics surveillaient sans interdire. Patrick Modiano se souvient d'y avoir loué une chambre quand il avait vingt ans : «Je n'allais pas très bien, je cherchais des endroits comme ça pour avoir la paix. Je voyais passer des couples dans les escaliers...» Il n'y est pas retourné.

Jacqueline Delanque a un surnom, Louki. Les habitués le lui ont donné, un soir, au café Le Condé : «Et à mesure que l'heure passait et que chacun d'eux l'appelait Louki, dit l'étudiant à l'école des Mines, je crois bien qu'elle se sentait soulagée de porter ce nouveau prénom. Oui, soulagée. En effet, plus j'y réfléchis, plus je retrouve mon impression du début : elle se réfugiait ici, au Condé, comme si elle voulait fuir quelque chose, échapper à un danger.» Comme en amour, le surnom est un faux passeport qui permet de croire en la tendresse clandestine des frontières.

Louki lit certains livres teintés de mystique, parfois célèbres en ces années-là. Horizon perdu, de James Hilton ; Cristal qui songe, de Theodor Sturgeon ; Louise du Néant, de Jean Maillard. Des histoires d'enfants ou d'adultes qui, d'une manière ou d'une autre, cherchent ou trouvent un monde idéal. Modiano cite les titres, jamais les auteurs : il restitue, avec une précision vague, non pas des



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

informations, mais les signes d'une intimité, les ondes d'une fréquence sentimentale. Les titres sont comme les noms : des échos symboliques et sonores.

L'exergue du roman est une phrase de Guy Debord, tirée du texte du film *In girum imus nocte et consumimur igni* (Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu) : «A la moitié du chemin de la vraie vie, nous étions environnés d'une sombre mélancolie, qu'ont exprimée tant de mots railleurs et tristes, dans le café de la jeunesse perdue.» Modiano n'a pas connu Guy Debord, sinon par ricochet : «Quand j'avais huit ou neuf ans, il y avait une fille dans mon immeuble, une étudiante aux Beaux-Arts américaine, qui me gardait et m'amenait dans des cafés du quartier, à Saint-Germain-des-Prés. Elle avait deux amis, Patrick et Henri. A vingt ans, Debord les avait fréquentés. Je les écoutais parler de lui. Je l'ai lu assez tardivement, et seulement ses textes autobiographiques, comme *Panégryque...* Les textes politiques ne m'intéressent pas.»

D'autres écrivains traversent les cafés du roman. Modiano les a croisés, ici ou là, dans sa jeunesse un peu à la dérive. Comme pour les livres, il restitue leur silhouette, leur présence, en quelques phrases, sans jamais informer. Voici le dramaturge Arthur Adamov, qui fit partie du cénacle d'Antonin Artaud dans ses deux dernières années ; ou l'écrivain Maurice Raphaël, de son vrai nom Victor-Marie Lepage, qui avait été collaborateur actif et tortionnaire sous Vichy. Il écrivit plus tard, entre autres, des polars sous le nom d'Ange Bastiani. Ou encore le poète Olivier Larronde, «une sorte d'archange» alcoolique et déchu que Genet et Cocteau avaient fait connaître

lorsqu'il publia, à 17 ans, les *Barricades mystérieuses*. Son second livre, *Rien voilà l'ordre*, est l'anagramme de son nom. Pour soigner son épilepsie, Larronde devint opiomane. Modiano évoque au passage une vieille voisine, toujours vivante, qui l'a connu et fume encore de l'opium. Il a rencontré le poète à la fin de sa vie, au début des années soixante. Lui-même avait 17 ans. Larronde, dit-il, portait «un manteau lourd, à col relevé, de prince qui serait un clochard.»

Escortée par ces fantômes, Louki entre dans la nuit à travers une sorte de tragédie murmurée. Louki, c'est presque Youki, le prénom de la femme du poète Robert Desnos, et c'est bien à elle que Modiano a songé. Mais, précise-t-il, «comme j'ai aussi pensé à deux autres femmes que j'ai connues, dont l'une s'est tuée, je ne me suis pas senti le droit de prendre ce nom et je l'ai un peu changé.» Modiano aime Robert Desnos, mort en déportation du typhus en 1945, l'année même où il est né. Son premier livre, publié en 1968, s'appelle : la Place de l'étoile. C'est le titre de l'un des derniers textes de Desnos. Quand Modiano a écrit le sien, il l'ignorait. Il n'allait pas bien et devait partir à l'armée. Un soir, dans un dîner familial, on lui présente le docteur Ferdière, qui a été l'étrange psychiatre d'Artaud et reste proche de nombreux écrivains. «Ferdrière a vu que j'allais mal, se souvient Modiano, et il s'est inquiété lorsqu'il a su que je devais faire mon service militaire.»

Le jeune homme rend visite au psychiatre et lui apporte son roman. Ferdière sort de sa bibliothèque le livre de Desnos et le lui montre : c'est lui qui l'a édité, à l'automne 1945. A la femme de Desnos, il écrivait : «C'est toi qui devrais signer le bon à

tirer, Youki, admirable compagne de Robert. Je songe aux soirées de la rue Mazarine ; je songe au soleil de l'Apothicaiererie...» «J'étais défait, se souvient Modiano. J'avais l'impression d'avoir volé ce titre à Desnos, à cet homme qui était mort l'année de ma naissance, dans les conditions qu'on sait, des conditions qui ont été si importantes pour ma génération et qui marquent tellement mon travail.» Ferdière lui explique que ce n'est pas grave, qu'il s'agit d'un hasard objectif.

Modiano met longtemps à raconter cette histoire. Il ne parle, comme on sait depuis l'«Apostrophes» qui le fit connaître, que par repentirs. Le mot juste est toujours celui d'après ; en général, il ne vient pas. Sauf à la page : les mots sont des truites que Modiano pêche dans ses trous. Mais ces réponses inachevées, perpétuellement reprises, sont également la marque subtile d'une éducation : elles lui permettent de raccompagner toute question inerte ou mal venue vers la sortie, en souriant, avec courtoisie, en faisant croire à celui qui l'a posée qu'il n'est responsable de rien.

Après Louki, le personnage le plus important du livre est peut-être un spirite : comme le romancier, il éveille les voix des morts. Il s'appelle Guy de Vere. Modiano ne précise pas que ce nom vient d'un poème d'Edgar Poe, Lénore. Guy de Vere est, dans Lénore, le mari survivant d'une morte. Il refuse de pleurer, elle lui dit : «Et toi, Guy de Vere, où sont tes larmes ? » On ne sait pas où Poe a trouvé ce nom. Modiano a cherché, comme tous ceux qui connaissent ce texte. Poe l'a sans doute, comme d'habitude, inventé pour des raisons sonores. «Un nom qui m'a hanté longtemps» dit

Modiano. Un mystère auquel il a donné une identité possible.

Guy de Vere habite au 5, square Lowendal, dans le quinzième arrondissement parisien. C'est une impasse assez chic et absolument déplacée, près du métro Cambronne : de hauts immeubles de briques et pierre de taille autour d'une cour privative dans laquelle on a mis des palmiers. Le roman précise que l'une des fenêtres de l'appartement du spirite, troisième étage, deuxième

immeuble à gauche, est couverte de lierre. Aujourd'hui, il y a bien du lierre, mais autour d'une fenêtre située au troisième étage, troisième bâtiment à droite. Modiano n'a pas mis les pieds ici depuis vingt ans. Ses souvenirs ont la précision et la bizarrerie d'un rêve. Ce sont des amers : «Mais oui, dit un personnage, je comprenais. Dans cette vie qui vous apparaît quelquefois comme un grand terrain vague sans poteau indicateur, au milieu de toutes les lignes de fuite

et les horizons perdus, on aimerait trouver des points de repère, dresser une sorte de cadastre pour avoir l'impression de ne plus naviguer au hasard.» C'est un art du roman et un art de vivre. Apparemment, il n'y a pas de spirite au 5, square Lowendal. Mais, si l'on reste assez longtemps, on voit passer de temps à autre une femme qui pleure. Elle sort de chez l'analyste.

© 2007 SA Libération ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-© news-20071004-LI-0LI20071004001 - Date d'émission : 2009-09-04

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)